

1. Poussés par le vent,

imaginons que nous abordons sur la côte sicilienne entre Thapsos et Mégare Hyblée, là où les hommes de l'âge de bronze construisirent des villages, où arrivèrent les colons de Mycènes, Mégare Nisée, Chalcis, Corinthe ; ou bien que nous pénétrons dans le « petit golfe, plus haut au-dessus de punta Izzo », dans ce *temenos* de prodiges et de sortilèges, d'enchantements et de ravissements où, dans la lumière aurorale d'un mois d'août, émergeant de la mer, apparut, au jeune Rosario La Ciura, qui étudiait les dialectes ioniques, la sirène Lighea, dont le sourire « n'exprimait que lui-même, c'est-à-dire une joie quasi bestiale d'exister, une liesse quasi divine »¹. Créature brutale et sublime, adolescente et millénaire, innocente et savante, la lampéduisienne Lighea, l'égale de deux autres créatures, moins charnelles mais plus concrètes et réelles, qui un jour, émergeant des dunes de Mégare, revinrent à la lumière : la *Kourotrophos*, la mère puissante et terreuse qui allaite deux enfants ; le *Kouros* debout,

qui porte son nom gravé sur sa cuisse : « Sombrotidas, fils de Mandroklès » (au-delà de ton nom, qui étais-tu garçon antique, d'où venais-tu, et pourquoi ton père te fit représenter dans le marbre?).

Ne nous arrêtons pas. Montons en direction des territoires de Leontinoi aux mottes fertiles et des territoires de Akraï aux temples funestes, plus haut à travers les monts Climiti, les monts Hybléens rocheux, les plateaux rugueux de thym et de myrte, d'oliviers, de caroubiers et d'amandiers, rythmés par les géométries des murettes à sec, scandés par les latomies profondes, par les coupes vives des gorges, par les *cave*, les carrières où chênes, platanes, saules, peupliers poussent touffus, léchés par les eaux de fleuves qui portent des noms comme Acate, Ippari, Irminio, Tellaro, Cassibile, Anapo... Nous sommes arrivés : à l'Anapo qui gargouille sonore entre les gorges de Pantalica. Car c'est de là que nous voulons partir, pour notre propre voyage, notre propre reconnaissance de la Sicile, pour nous inventer, libres comme nous le sommes de confins géographiques, de limites d'époque historique ou de barrières thématiques, une manière, parmi d'autres infinies, de connaître cette île au centre de la Méditerranée, ce lieu de croisement de tous vents et assauts, de toutes dominations et toutes civilisations. « La Sicile me rappelle l'Asie et l'Afrique ; se

retrouver dans le centre merveilleux, où convergent tant de rayons de l'histoire universelle, ce n'est pas rien », dit Goethe à la veille de son départ pour l'île².

Île de la nature tourmentée, île du chaos et de la menace; terre vacillante, terre de magmas et de brumes, des gypses, des marnes et des soufres; terre de mers inquiètes, de récifs sournois, d'îles fumantes; terre de pierraille, d'aridité, d'étendues miséreuses et désolées.

Île de la quiétude, de l'abandon, de la beauté déployée et impétueuse; terre de la nature généreuse, de la lumière claire, des eaux, des bois, des jardins et des odorantes fleurs d'oranger. Île de l'existence pure et contrastante. Île de l'enfance, des mythes et des fables. Île de l'histoire. Histoire des origines, des âges de découvertes et de conquêtes. Histoire d'équilibres classiques, de décadences, d'écroulements, de barbaries. Creuset de civilisations, Babel des races et des langues. Énigme jamais résolue, telle est la Sicile, elle est archétype, aleph, hiéroglyphe érodé, alphabet incomplet.

Nous voulons partir de Pantalica, de sa nécropole, des parois raides de ses gouffres percés semblables à une ruche aux myriades de cellules, où des mains pieuses déposaient les morts accroupis, comme dans le giron maternel, avec leurs humbles, primitifs objets (fusaïoles, fibules, urnes, spirales, anneaux, disques, lames, chaînettes);

nous voulons partir de ce lieu extrême et abyssal, de ce seuil à travers lequel on passe de la scansion de l'histoire à l'obscurité du temps, à l'éternel circulaire et immobile, des eaux de l'Anapo qui plongent dans l'oubli, de cet Averno, de ce lieu d'ombres envolées vers la nuit. Car Pantalica est, oui, un lieu de mort, mais est tout autant lieu de résurrection, de commencement : elle est lieu-symbole de cette complexe et contrastante terre de Sicile, de son histoire de destruction récurrente et de renaissance. Et le symbole est enfermé dans l'insecte d'or, l'abeille, qui donne la cire et donne le miel, la lumière et la nourriture, dans l'abeille qui essaime à travers ces lieux,

... qui s'enfleure
une fois puis l'autre s'en retourne
là où son labeur prend ses saveurs...³

Sur le plateau de Pantalica, où se trouvent encore les pierres de l'*anaktoron*, le palais du roi Hyblon, où était la légendaire Hybla, la ville de huttes qui accueillit les émigrés de Grèce, sur tous les plateaux des monts Hybléens, depuis un temps immémorial on a cultivé le miel : le miel hybléen célèbre dans l'antiquité, chanté par les poètes. Les villages qui portent le nom de

Melilli (*mel*) ou de Avola (*apicula*), l'abeille qui apparaît sur les armoiries de chacun de ces deux villages, et encore le médaillon en pierre, où sont sculptées ruches et abeilles, sur la façade du sanctuaire de Saint Sébastien à Melilli⁴, nous parlent de cette industrie florissante lorsqu'on remonte les monts Hybléens, du territoire de Syracuse à celui de Ragusa. Industrie très ancienne qui, depuis la préhistoire, à travers les Juifs, les Égyptiens, les Chaldéens, les Grecs, les Romains, parvient jusqu'à nous. L'ethnologue poète de Palazzolo Acreide, Antonino Uccello, dans l'un de ses livres⁵ nous rapporte un passage de l'éditeur anonyme de *La Sicilia in prospettiva*, publié à Palerme en 1709, qui à l'article *Hybléens* dit ceci : « Monts proches de la terre de Melilli, gorgés d'un miel très suave grâce à la multitude des abeilles qui, alléchées par le thym qu'on y produit, et en abondance, séjournent ici; et c'est pourquoi pas un poète parmi les anciens n'oublie de les mentionner dignement ». Et les poètes, cités par l'Anonyme, sont Virgile, Sénèque, Silius Italicus, Ovide, Théocrite. Auxquels l'ethnologue Burgaretta en ajoute d'autres dans une anthologie érudite⁶. Art antique, celui de l'apiculteur, qui à notre époque de révolution technologique, de bouleversement culturel, sur les monts Hybléens est miraculeusement encore pratiqué avec les mêmes lois et

les mêmes rites d'autrefois. Et les apiculteurs de Melilli, Solarino, Floridia, Noto, Avola, Sortino, Chiaramonte, Ragusa Ibla, Modica, Scicli, descendent, tels les rois, d'anciennes familles d'apiculteurs.

Et tel un roi nous apparut le savant apiculteur de Sortino, Giuseppe Blancato, blanc de nom et blanc par sa chevelure, assis devant le seuil de la masure au centre de sa ferme, face aux petites grottes de Pantalica. « J'ai vécu toute ma vie avec les abeilles. L'abeille et l'apiculture sont des sciences en soi; quand on le connaît bien, cet insecte fascine. Tous ceux de ma lignée ont été apiculteurs, grands-parents, arrière-grands-parents, aïeuls et bisaïeuls », nous dit-il. Il nous emmena ensuite voir ses ruches de fêrûle, entassées sous un abri, et nous offrit dans une écuelle un morceau de rayon ruisselant de miel. Et il dit encore, parcourant sa ferme du regard : « Ici, chaque pierre est un souvenir des enseignements et de la moralité que me transmet mon père ». Il nous apparut alors, Blancato, comme l'un des derniers interprètes d'une culture, d'une civilisation près de son déclin, le prêtre survivant d'une religion que presque plus personne ne pratiquait, la religion de la tradition immuable liée au mythe de la terre. C'était encore, celui de notre apiculteur, le vieux monde sicilien que Giovanni Verga avait poétiquement et tragiquement

représenté. Et justement les ruches de Blancato nous reconduisaient à ce passage du *Mastro don Gesualdo* : « La salle elle-même était encore parée pour le deuil telle qu'elle était restée après la mort de don Diego, avec les portraits voilés et les ruches tout autour recouvertes d'un drap noir pour les parents venus aux funérailles, selon l'usage dans les anciennes familles ». La salle est celle de la maison Trao, une famille de nobles déchu, d'êtres exsangues, dévitalisés, bloqués dans leur propre folie, qui erraient comme des fantômes dans ce palais presque vide, mais dans laquelle, en épousant Bianca Trao, est entré le maçon Gesualdo Motta qui, avec son extraordinaire énergie et sa volonté, sa franchise primitive et sa vérité, donne un nouvel élan et assurance à la famille ; dans cette salle, encore parée pour le deuil après la mort de don Diego Trao, on célèbre ce jour-là le baptême de la nouvelle-née Isabella. Voilà que le noir funèbre des tentures pâlit dans le blanc de la petite robe baptismale, voilà que la mort est vaincue par la vie ; et les ruches, disposées tout autour de la salle comme des stalles — usage parvenu au cœur de la Sicile, à Vizzini, peut-être avec les Espagnols⁷ —, symbolisent ce passage, cette métamorphose, cette victoire ; elles symbolisent, avec l'image de la *ninfa* (*nymphe*) ou *pupa* (*poupée*) — la pupa que Graham Sutherland peignait avec le jaune

or, avec l'ocre —, la vie qui de l'obscurité de la cellule accède à la lumière.

Des essaims d'abeilles, après la destruction des ruches, l'effondrement des rayons de miel, volaient peut-être au-dessus des décombres le matin après le tremblement de terre nocturne qui ébranla la côte ionienne de l'Île, les verts monts Péloritains, la noire Etna, les blonds Hybléens, détruisit villes et villages. Elles volaient presque comme une consolation prophétisant, par la vibration des ailes, la reconstruction rapide, dans le tuf couleur miel, des fantasques, baroques villes du Val de Noto.

2. Un ciel livide,

comme dans les *Crucifixions* d'Antonello da Messina ; plaines collines monts sans plus d'ombres, de nuances, d'une insupportable évidence ; un temps immobile, suspendu ; et un silence stupéfait, rompu par des hurlements de chiens, des crissemments d'oiseaux, des hennissements de chevaux ; un monde qui semble dans l'attente de sa fin imminente ; l'homme, de se livrer inéluctablement à l'ultime certitude.

On ne peut souhaiter à personne de vivre les instants suspendus, infinis qui précèdent les grandes violences de la nature : ouragans, éruptions, tremblements de terre. Des instants comme ceux qui furent vécus le 9 et le 11 janvier 1693 sur la côte ionienne de la Sicile, du cap Peloro au cap Pachino : temps et lieu d'un terrible, immense, mémorable tremblement de terre qui a tout détruit et d'où il faut toujours partir, en arrière ou en avant, quand on veut faire l'histoire, sociale, urbanistique, de cette vaste contrée de l'île qui s'appelle Val de Noto.

Dans les journées du 9 et 11 janvier 1693, deux secousses sismiques d'une grande violence détruisent la plus grande partie des villes et des bourgs de la Sicile sud-orientale, en fauchant officiellement 53 757 victimes. Les descriptions du séisme sont nombreuses, mais pour la plupart, l'œuvre de contemporains plus soucieux de décrire les réactions de la population que les destructions réellement attestées. Au total, les implantations touchées par la catastrophe sont au nombre de cinquante-huit, dont vingt entièrement détruites ; c'est ce qui ressort du rapport officiel envoyé au vice-roi et qui nous fait connaître, avec une précision relative, le degré de destruction ville par ville

écrit Liliane Dufour⁸.

Et nous tenons à rapporter ici quelques passages des descriptions de contemporains, ou de certains de leurs successeurs. Comme celui du frère Filippo Tortora, de Noto, témoin oculaire du terrible désastre.

L'an 1693, le 9 janvier, à 4 heures du matin, on entendit un vigoureux tremblement de terre qui détruisit plusieurs bâtiments et tua plus de 200 personnes et le jour suivant la population s'installa sur les plaines à l'intérieur et à l'extérieur de la ville, et là, par crainte de la réplique d'un si grand fléau,